



HAL
open science

“ La littérature contemporaine à l’épreuve de la ”démocratie des places” ”

Sylvie Servoise

► To cite this version:

Sylvie Servoise. “ La littérature contemporaine à l’épreuve de la ”démocratie des places” ”. J.-P. Bertrand, F. Claisse et J. Huppe (ed.). Réarmements critiques dans la littérature française contemporaine, Presses Universitaires de Liège, 2022, collection ”Situations”. hal-02500154

HAL Id: hal-02500154

<https://hal.science/hal-02500154v1>

Submitted on 28 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE À L'ÉPREUVE DE LA « DÉMOCRATIE DES PLACES »

Sylvie Servoise

Paru dans J.-P. Bertrand, F. Claisse et J. Huppe (dir.), « *It's too late to say critique* », *Héritages et réarmements critiques de la littérature contemporaine*, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Situations », 2022, p. 175-191.

Si le mouvement des « Gilets jaunes » a mis au premier plan les ronds-points comme lieu d'une expérience politique disruptive qui repose la question, toujours ouverte, de la démocratie et de la vie en démocratie, ce sont les places qui m'occuperont ici et plus largement ce que l'on a pu appeler, depuis le début des années 2010, le « mouvement des places ». Il ne sera donc pas question de s'interroger sur ce qui relie les places aux ronds-points, mais plutôt de voir comment certains auteurs français contemporains, qui ont suivi de près ces mouvements des places et en ont parfois été partie prenante, en ont rendu compte et s'y sont affrontés, dans et par l'écriture. Il s'agira aussi, réciproquement, d'examiner comment ce type de mouvement – en l'occurrence je me concentrerai sur l'expérience de Nuit Debout en France, au printemps 2016 – a pu jouer concrètement, c'est-à-dire textuellement, sur leurs pratiques et imaginaires littéraires, nourrir leurs éventuelles réflexions sur l'articulation entre littérature et politique, écriture et engagement et sur la place (qu'on leur laisse, qu'ils occupent ou qu'ils prennent) dans une cité en tumulte.

LE MOUVEMENT DES PLACES, UNE « FORME-SENS »

Afin de mieux comprendre quel type d'affinités particulières a pu se nouer entre le mouvement des places et les écrivains, intellectuels, artistes qui ont été particulièrement nombreux à y participer et le soutenir, il n'est sans doute pas inutile de rappeler ce que cette expression désigne précisément. Elle renvoie en réalité à toute une série de mobilisations citoyennes qui, au-delà de la divergence des objets affichés de la contestation – le démantèlement de l'Etat-Providence et des services publics en Grèce, l'opposition à un dictateur (Hosni Moubarak en Egypte par exemple), la lutte contre la dérégulation néolibérale des conditions de travail (loi Travail en France), etc. –, au-delà des différences de degré de violence répressive et de la présence ou absence de résultats concrets, ont pris une

forme commune : celle de l'occupation temporaire d'espaces restreints et à ciels ouverts – le parc Zuccotti à New York, le parc Gezi et la place Taksim à Istanbul, les places Tahrir au Caire, Puerta del Sol à Madrid, Maïdan à Kiev, Syntgama à Athènes, République à Paris. Cette forme commune est lourde de sens comme le souligne notamment le collectif d'écrivains « Inculte » dans l'Avant-propos du *Livre des Places* : par le biais de l'occupation, « la contestation littéralement *s'installe sur place*, sur la place : elle en fait un lieu de vie où les gens vont, viennent, restent, dorment, échangent, luttent, glandent, réinventent les formes de vie et les usages qui règlent la vie en commun¹ ». À rebours de la procession déambulatoire des manifestations, qui défilent devant des lieux symboliques et de pouvoir, l'occupation des places se présente comme l'habitation, fût-elle intermittente et temporaire, d'un espace ordinaire : c'est en ce sens que, selon Jacques Rancière, le printemps 2016 a redonné, en France du moins, « une actualité sensible à l'idée d'une communauté de lutte qui soit aussi une communauté de vie² ». De fait, très vite l'objet initial de la contestation – la loi Travail³ – a été englobé dans un mouvement plus large de refus du monde tel qu'il va – « Contre la loi Travail *et son monde* » était l'un des slogans les plus repris de Nuit Debout – et de désir, affiché, de nouvelles manières de faire de la politique bien sûr mais aussi et surtout d'être ensemble, d'habiter le monde, de parler et de se parler.

Ces nouvelles formes de vie, on pourrait les qualifier de démocratiques, au sens précis où Rancière entend ce terme, c'est-à-dire qu'elles vérifient (et non pas visent seulement) la condition d'égalité de tous avec tous. Elles trouvent d'abord à s'incarner dans l'appropriation et organisation d'un espace où les projets, les paroles, les désirs de chacun prennent également place. C'est ainsi que Mathieu Hô-Simonpoli dans sa contribution au numéro des *Temps Modernes* consacré à « Nuit debout et notre monde » souligne, du point de vue de l'architecte qui est le sien, que « la matérialité du sol et les aménagements de la place [de la République] offrent des conditions de confort presque équivalentes en tout point de la place⁴ ». On peut y voir, durant le printemps 2016, aussi bien des campements, des assemblées à même le bitume que des commissions structurelles (Accueil et Coordination, Sérénité, Logistique, Cantine, Démocratie) et thématiques (Debout Education Populaire, Avocats Debout, Action, Economie, Politique, Soins...), des bibliothèques de plein air, des

¹ Collectif, *Le Livre des places*, Paris, éditions Incultes, 2018, Avant-Propos « Faire signe », p. 9.

² Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ? Conversation avec Eric Hazan*, Paris, La Fabrique, 2017, p. 28.

³ La loi n° 2016-1088 du 8 août 2016 relative au travail, à la modernisation du dialogue social et à la sécurisation des parcours professionnels, dite loi Travail ou loi El Khomri, est une loi française adoptée en 2016 à l'initiative de la ministre du Travail Myriam El Khomri, au nom du gouvernement Valls.

⁴ Valérie Gérard et Mathieu-Hô Simonpoli, « Des lieux et des liens », *Les Temps modernes*, « Nuit debout et notre monde », n°691, novembre-décembre 2016, p. 11-12.

infirmes, des stands gratuits de restauration, etc. Mais c'est sans doute par la pratique de l'assemblée et de l'organisation de la prise de parole que Nuit Debout, comme la majorité des mouvements des places, manifeste son désir d'horizontalité. La pratique dite assembléiste de la démocratie prend en effet pour point de départ l'activité délibérative : par l'ouverture au plus grand nombre et par l'extension indéfinie des sujets qu'elle aborde, elle s'oppose à une pratique délégative, ou encore représentative, de la démocratie. La commission « Démocratie » place de la République avait d'ailleurs pour mission d'organiser ces assemblées en vue d'assurer ce que les Grecs nommaient l'« *isegoria* », autrement dit l'égalité des citoyens face à la parole publique et dans laquelle Hannah Arendt voyait le cœur de l'égalité politique: non pas l'égalité devant la loi, ni l'égal droit de vote ou droit d'être élu, mais le droit égal d'intervenir sur des sujets concernant la communauté, d'être source de réflexions et d'actions pour la collectivité⁵.

Cette attention soutenue aux formes de la vie politique, à l'expérimentation de manières nouvelles d'articuler le singulier et le collectif, les expressions subjectives et des désirs communs, constitue sans doute une caractéristique majeure du mouvement des places. Elle représente aussi, au-delà de l'hétérogénéité apparente des contextes, quelque chose comme leur dénominateur commun :

C'est une constellation sensible, bien plus qu'un courant politique, qui se manifeste ainsi. En témoignent la gestuelle qui s'est propagée, partagée, d'une place à l'autre ; les tentatives pour donner jour à de nouvelles formes de distribution de la parole ; la circulation des signifiants, noms, bouts de slogans, que les collectifs détournent et s'approprient, dans une grande spirale d'emprunts et de libres adaptations ; l'efflorescence, enfin, de captations et de créations qui ont accompagné ces mouvements, en ont proposé des formes de lisibilité, des interprétations, des montages⁶.

Si la dimension sensible, créative du mouvement est indéniable, elle n'est nullement exclusive d'une dimension politique forte qui consiste en la réaffirmation du principe démocratique de l'égalité de tous avec tous, déclinée sous diverses revendications plus concrètes et plus « politiques » au sens institutionnel du terme, c'est-à-dire inscrites dans une série de discussions et conflits organisés par le pouvoir politique exécutif.

Autrement dit, ce que produisent ces mouvements, c'est bien ce que l'on pourrait appeler une « forme-sens », où la forme que prend la contestation – l'occupation, plutôt que la

⁵ H. Arendt, *La Crise de la culture* [1961], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972.

⁶ Collectif, *Le Livre des places*, op. cit., p. 11-12.

manifestation ; le choix d'espaces dont le caractère « public » doit être réinvesti sous l'aspect de modernes agoras ; la pratique assembléiste et l'organisation de la prise et distribution de la parole ; l'inventivité des slogans, des banderoles – est déjà, en elle-même porteuse de sens, et d'un sens politique, puisqu'il s'agirait en quelque sorte de démocratiser la démocratie. Or une forme-sens c'est bien ce qu'est, aussi, une œuvre littéraire, ou plus généralement une œuvre d'art : et si l'on peut parler alors du mouvement des places comme d'un mouvement littéraire, ou esthétique, ce n'est pas pour, comme l'ont fait certains, discréditer un mouvement qui serait celui de doux rêveurs bavards, aux revendications floues et incapables d'offrir des débouchés viables à leur geste d'occupation, mais pour souligner l'intensité avec laquelle l'attention aux mots, aux dispositifs d'énonciation, tout comme les questions plus largement formelles d'occupation, de définition et d'usages des espaces qui sont autant de manières d'interroger et reconfigurer ce que Rancière nomme le « partage du sensible⁷ », ont structuré le mouvement. Une telle caractérisation du mouvement éclaire en retour, au moins partiellement, les raisons qui auront pu conduire, au-delà des revendications propres à chaque rassemblement, un certain nombre d'écrivains, d'écrivaines et d'artistes à se reconnaître dans ce type de mobilisation et, pour certains d'entre elles et d'entre eux à s'engager à cette occasion, pour la première fois, sur la place publique.

Quels rapports, ou types de rapports, plus spécifiques nouent alors ces deux forme-sens que sont le mouvement des places et le texte littéraire qui s'en saisit et/ou se voit saisi par lui ? C'est ce qu'il convient à présent d'examiner, à partir d'un corpus forcément restreint d'œuvres mais dont l'hétérogénéité apparente me paraît déjà en elle-même significative de la pluralité des voies/voix suivies à partir d'une expérience commune : il s'agit d'une part d'*Un Œil en moins*, publié en 2018, que son auteur, Nathalie Quintane, définit comme « une fantaisie réaliste critique dans la lignée des *Années 10* ou de *Tomates* eux-mêmes dans la lignée des *Nuits d'Octobre* de Gérard de Nerval⁸ » – une sorte de chronique sur l'expérience Nuit Debout au printemps 2016 et ses retombées l'année suivante ; et d'autre part du roman d'Arno Bertina, intitulé *Des châteaux qui brûlent*, publié un an plus tôt et qui met en scène non pas l'occupation d'une place, mais d'une usine, dans des termes qui font largement écho aux expériences de Nuit Debout. C'est du reste à « celles et ceux du 32 mars⁹ » que l'auteur adresse, entre autres, ses remerciements à la fin du livre – le 32 mars étant le jour d'après le

⁷ Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique éditions, 2000.

⁸ « "C'est le moment de l'écriture qui révèle des choses" : Nathalie Quintane, *Un Œil en moins* », entretien de Nathalie Quintane avec Emmanuèle Jawad, 25 avril 2018, *Diacritik*, disponible en ligne : <https://diacritik.com/2018/04/25/cest-le-moment-de-lecriture-qui-revele-des-choses-nathalie-quintane-un-oeil-en-moins-entretien/> [dernière consultation le 26/06/2019]

⁹ Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, Paris, Verticales, 2017, « Remerciements ».

31 mars, quand les personnes mobilisées place de la République à Paris ont décidé que, ce soir-là, elles ne rentreraient pas chez elles, inaugurant un mouvement qui a ensuite essaimé un peu partout en France.

L'ÉPREUVE COMMUNE DE LA DÉMOCRATIE DES PLACES

Ce qui frappe à la lecture de ces deux livres, c'est d'abord, au-delà de la référence, directe ou indirecte à l'expérience de Nuit Debout, la mise au jour de ses enjeux – politiques, sociaux, esthétiques, existentiels – et des contradictions, voire limites qu'elle a pu comporter. S'ils ont été partie prenante du mouvement et qu'ils y ont adhéré avec enthousiasme, les deux écrivains sont en effet également lucides sur les pièges qu'il n'a pas su éviter, les dérives dans lesquelles il s'est laissé enfermer. Mais on peut également relever la manière dont certaines questions propres au mouvement des places – le rejet des représentants et de toute forme de délégation de parole, l'impuissance du mouvement et la relativisation de celle-ci – semblent s'appliquer à la littérature elle-même et à ses acteurs – auteur, lecteur, texte.

Je distinguerais, dans cette perspective, quatre axes communs à ces deux formes-sens, quatre questions qu'elles mettent à l'épreuve autant qu'elles s'y confrontent : la question de l'inventivité de nouvelles formes de luttes politiques, sociales, mais aussi de nouvelles formes esthétiques et de nouvelles formes de vie ; la question de la répartition et de la distribution de la parole ; la question de la représentativité ; la question de l'efficacité.

Faire autrement

À bien des égards, les textes étudiés rendent compte d'une des caractéristiques majeures du mouvement des places et d'occupation, qui est le refus des manières traditionnelles d'agir, de s'engager, de militer, de faire de la politique. Sont ainsi mises en avant, et mises au travail, une logique et une poétique de l'écart, qui s'exprime sur plusieurs plans et de manières diverses.

Nathalie Quintane, dans un texte composite qui emprunte au genre de la chronique (une sorte de « Chronique de mars¹⁰ »), de l'essai, à la poésie et à la fiction – d'où l'appellation de « fantaisie réaliste critique » évoquée plus haut – souligne le caractère inédit de l'expérience vécue. Celle-ci est en effet présentée comme à la fois foncièrement ordinaire et profondément politique, puisqu'elle consiste, d'abord et tout simplement, à sortir de chez soi et à quitter l'espace privé pour se lier aux autres dans l'espace public : s'arracher à la

¹⁰ Je fais ici référence au titre du livre de Paul Nizan *Chronique de septembre*, récit et analyse des accords de Munich de septembre 1938.

« colle qui te contient chez toi » écrit N. Quintane, pour affronter le « dehors, ouvert à tous les vents¹¹ ». « Cette conquête, prise de guerre, d'écouter des inconnus. De causer avec des. Que tu ne rencontres qu'en *reportage* – l'ouvrier agricole, l'assistante sociale, les très vieux militants du PC¹² ». Ailleurs, d'autres actions auxquelles Quintane a participé, dans la petite ville du Sud de la France où elle réside (« le bled¹³ »), plus clairement militantes, sont évoquées – distribution de tracts, action de péage gratuit, manifestations – mais l'accent est le plus souvent mis sur leur dimension créative – banderoles humoristiques, manifestation à vélo – et le fait qu'elles permettent à des individus, qui sans cela ne se croiseraient jamais, de se parler.

Un nouveau mode d'être et de faire ensemble se construit, fascinant et fragile, et rien ne permet mieux à Quintane de comprendre ce qui se joue en France au printemps 2016 que de quitter, ponctuellement mais régulièrement et contre son gré, son pays pour effectuer des voyages à l'étranger : « Notre mouvement vient de démarrer et je dois aller à Bergen, Norvège, quelle idée. Je suis à Bergen et j'enrage de ne pas être en France. Je ne supporte pas la coupure et ce voyage dans le temps. /Je ne supporte pas de revenir, même pour quatre jours, dans le monde d'avant¹⁴ ». Partir, c'est alors moins désertier le champ de bataille que s'arracher à un présent qui bouleverse toutes les coordonnées temporelles, qui requalifie le temps en instaurant une rupture entre un « avant » et un « après » et qui est vécu par l'autrice comme intensément poétique : « Mais à Bergen, je viens juste de quitter Paris et le présent, *le bel aujourd'hui* et je veux m'y tenir¹⁵ ».

C'est donc une expérience totale qui est ici évoquée, et qui touche aussi bien au rapport aux autres – à autrui et au collectif – qu'au rapport au temps et à la langue. Quintane relève en effet à plusieurs reprises les slogans ou tags qui lui ont plu, à commencer par « LES VITRINES, SAPERLIPOPETTE ! ». Ce tag l'enchanté précisément parce qu'il dit l'écart : un écart temporel d'abord, « saperlipopette » étant un juron désuet; un écart entre la violence suggérée (casser les vitrines) et le caractère bon enfant du « saperlipopette » ensuite ; enfin, un écart entre le lieu (la rue) et le texte (parce que vieilli, le juron a acquis une dimension littéraire). Bref, il s'agit d'un tag incongru, anachronique, déplacé, à l'image des multiples déplacements que cherche à opérer Nuit Debout et l'ensemble des mouvements de protestation dans lequel il s'inscrit.

¹¹ Nathalie Quintane, *Un Œil en moins*, Paris, P.O.L., 2018, p. 66.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 99

¹⁴ *Ibid.*, p. 30.

¹⁵ *Ibid.*, p. 31. Je souligne l'allusion au poème de Mallarmé, « La vierge, le vivace et le bel aujourd'hui... »

Être autrement, faire autrement, parler autrement, c'est également ce qui travaille les personnages des *Châteaux qui brûlent* d'Arno Bertina. Le roman raconte la séquestration d'un secrétaire d'Etat, Pascal Montville, par les employés d'un abattoir breton menacé de fermeture en raison de difficultés financières. Contrairement à ce que pourrait laisser penser une telle situation, nous sommes loin de la représentation binaire d'un conflit de classe : le secrétaire d'Etat n'est pas un horrible laquais à la botte de l'État néo-libéral, il est spécialiste du développement durable et de la décroissance et a une vision forte de ce vers quoi devrait tendre l'économie. Dans le camp d'en face, les ouvriers se détournent de même rapidement des *scenarii* attendus : ils n'exigent rien en échange de la libération de Montville (ce ne sont pas les Brigades Rouges), ils ne menacent pas de mettre le feu à l'usine ou de détruire les machines, mais se lancent, encouragés par le secrétaire d'Etat lui-même, dans un projet alternatif, celui de la reprise de l'abattoir, sur le modèle des sociétés coopératives et participatives (Scop) où les salariés sont des associés majoritaires. C'est donc une occupation d'usine d'un genre particulier qui est racontée – et un roman d'occupation d'usine qui l'est tout autant¹⁶ – qui est donné à lire, tout se passant comme si les éléments propres à Nuit Debout (la recherche de nouvelles manières de vivre et lutter ensemble mais aussi, comme on le verra plus loin, la pratique assembléiste, le désir d'horizontalité, etc.) étaient réinvestis dans la mobilisation des ouvriers de la Générale Armoricaïne.

L'abattoir occupé, rapidement encerclé par les CRS, se fait ainsi progressivement îlot de résistance organisée mais aussi lieu de vie : très rapidement, se posent les questions concrètes du couchage, du ravitaillement, de la promiscuité, de l'organisation des journées et des AG (Assemblées Générales) qui les rythment, comme place de la République le « 32 mars ». De nouveaux rapports s'instaurent entre des individus qui ne sont plus seulement des collègues de travail, dont les corps sont masqués par les blouses, les charlottes, mais des hommes et des femmes qui se parlent, se regardent, se touchent – se découvrent en somme¹⁷, et cela dans une allégresse palpable : l'ambiance les premières nuits rappelle les années de collège qui sont celles du chahut, de la curiosité, de l'apprentissage, du désordre¹⁸ mais aussi celles où l'avenir est, du moins on l'espère, encore entièrement ouvert, où tout reste à construire. C'est ainsi que, au fil des pages, l'abattoir devient le lieu non pas tant d'une

¹⁶ On peut évoquer, à titre de comparaison, *Les Vivants et les Morts* de Gérard Mordillat (2004), *La Grève* de Murielle Szac (2008) ou encore *Bois II* d'Elisabeth Filhol (2014).

¹⁷ Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, *op. cit.*, p. 98-99 : « Aujourd'hui, je suis ici parce qu'on bosse pas, je suis ici comme j'irais au loto de la salle des fêtes : pour découvrir le visage de mes collègues. [...] Et en même temps donner le mien, mon visage. Le donner à tout le monde ».

¹⁸ *Ibid.*, p. 154 : « On avait quelques duvets, quelques draps, deux couvertures, mais personne n'est resté sérieux d'abord : c'était une colonie de vacances, les couloirs d'un collège. Serrés les uns contre les autres c'était pareil que cette enfance ».

nouvelle utopie – les tensions sont en effet palpables au sein du groupe et entre l’otage et les salariés – mais le lieu où elle s’invente, où, plus exactement l’invention d’une utopie redevient possible. On peut en prendre pour exemple le chapitre 28 où, pour la première fois, est développée l’idée de faire une Scop et qui exprime, sur le fond comme sur la forme ce désir d’agir autrement : au-delà de l’euphorie générale et partagée provoquée par le mot même de Scop qui ouvre de nouveaux horizons sur le plan économique et garantit un avenir aux employés et ouvriers, c’est la perspective de nouvelles formes de vie qui enflamme les personnages : « Demain il faudra tout vivre différemment. Dans une coopérative il peut y avoir un semblant de hiérarchie, des postes attribués mais tout le monde est associé, tout le monde doit être concerné de la même façon – c’est-à-dire au maximum – par le sort de la coopérative. Ça veut dire se parler et s’écouter¹⁹ ». Cette dimension collective, solidaire – « c’est presque une fraternité²⁰ », souligne Fatoumata – se traduit textuellement par un enchaînement très serré des prises de paroles des personnages, qui rebondissent sur les mots des autres, terminent les phrases laissées en suspens, filent des métaphores communes, dessinant les contours d’une communauté foncièrement – au moins le temps de ce chapitre – inclusive. De fait c’est à Montville, qui a assisté aux discussions, que revient le mot de la fin (du chapitre), ou plutôt du début de cet Nouvel Eldorado à construire : « Il était là ce paysage ouvert à découvrir et à habiter, cette nouvelle frontière qu’ici dans l’abattoir on est en train de distinguer parce qu’on a fait une pyramide humaine qui permet au dernier monté de voir très loin²¹ ». Ce qui frappe ici, c’est une joie d’être ensemble ou plus exactement de construire quelque chose ensemble. N. Quintane se fait du reste l’écho d’un tel élan quand elle parle du printemps 2016 comme « le plus beau moment de sa vie²² ».

Cependant, Quintane comme Bertina pointent dans leurs textes le danger de céder à un plaisir d’être-ensemble qui prétendrait se suffire à lui-même – c’est du reste là l’un des écueils du mouvement des places et d’occupation dénoncé par ses détracteurs qui ont pu évoquer un mouvement tombé amoureux de lui-même²³ - et le risque de confondre coprésence sur un lieu et convergence des luttes et des désirs. C’est ainsi que le chapitre du livre de Bertina cité plus haut est immédiatement suivi d’un autre beaucoup plus sombre, où, à la faveur de la nuit, l’un des salariés confie son angoisse de voir se lézarder cette utopie fraternelle, tant il est vrai que « les rapports de compétition et les rapports de domination sont incrustés », « impossibles

¹⁹ *Ibid.*, p. 180.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 181.

²² Nathalie Quintane, *Un Œil en moins*, op. cit., p. 57.

²³ Thomas Franck, « Occuper Wall Street, un mouvement tombé amoureux de lui-même », *Le Monde diplomatique*, janvier 2013.

désormais à distinguer de la chair, du sang, de la lymphe, des os²⁴ ». À l'extérieur de l'usine, Céline Aberkane, ex-syndicaliste devenue assistante de Montville, cherche quant à elle à soustraire les ouvriers « au piège qui commence à se refermer sur eux, l'euphorie²⁵ ». On aurait tort cependant de lire dans le roman le récit d'un désenchantement : la dénonciation des pièges de l'euphorie est en effet indissociable du refus du scepticisme, au nom d'une réalité qui serait donnée comme indépassable. En témoigne l'apparente digression que propose le roman sur Don Quichotte²⁶, non pas le livre de Cervantès, mais la prétendue malédiction qui pèserait sur ses adaptations filmiques. C'est précisément Céline qui va découvrir que, contrairement à l'opinion dominante, un film a bien été fait, par Albert Serra : « Il n'y a pas de fatalité, il faut rêver. Il n'y a pas de fatalité, cela veut dire pas d'utopie non plus²⁷ ». Faire une fête dans l'usine avec jazzman et pom-pom girls, organiser une rôtisserie géante dans son enceinte en se faisant livrer des poulets par montgolfières, c'est fou, c'est grotesque, mais c'est faisable – c'est ce que font les employés de la Générale Armoricaïne dans les pages les plus jubilatoires du roman – à défaut de suffire. C'est sur la voie étroite entre l'héroïsme utopiste de Don Quichotte et la perplexité réaliste de Sancho Panza qu'essaient d'avancer les personnages du roman et c'est de cette tension que se paie – au prix fort, puisque finalement le projet ne sera pas mené à son terme et que Pascal Montville finira tué, ou sacrifié, à l'issue de la fête – la recherche de faire autrement.

Partage et circulation de la parole

Faire autrement, comme on l'a indiqué plus haut, c'est aussi, et peut-être même avant tout, parler et se parler autrement. Le roman de Bertina accorde une large place à la pratique assembléiste, les employés se réunissant régulièrement pour discuter de la stratégie à suivre, chacun donnant son avis et invitant même Montville à s'y exprimer. Cette mise en scène de la circulation de la parole dans la diégèse se voit par ailleurs doublée sur le plan narratif par un dispositif qui est celui du montage, chaque chapitre ou séquence étant rattaché à la voix (intérieure) d'un personnage, conférant ainsi au roman une dimension manifestement polyphonique, que vient parfois redoubler la multiplication des orateurs au sein d'un même chapitre. *Isegoria* en acte donc, et qui fait l'objet, dans le roman même, d'une thématisation forte, comme on l'a vu dans l'extrait cité plus tôt du chapitre 28. La pratique assembléiste est

²⁴ Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, op. cit., p. 182.

²⁵ *Ibid.*, p. 225.

²⁶ Pour une analyse détaillée des enjeux de la référence à Don Quichotte, je renvoie à Laurent Demanze, « Politiques de Don Quichotte. Renouvellements du geste utopique dans *Des châteaux qui brûlent* d'Arno Bertina », *Siècle 21*, été 2018, n°32.

²⁷ Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, op. cit., p. 354.

de fait le plus souvent perçue de manière positive par les personnages, d'une part parce qu'elle incarne le principe égalitaire mais aussi parce qu'elle fonctionne comme un véritable laboratoire d'idées – « le groupe te pousse à chercher l'intelligence²⁸ » comprend ainsi rapidement Cyril. C'est ce que souligne également Quintane qui, rapprochant l'expérience des discussions et débats qu'elle a connue place de la République de celle de « l'explication commune » des textes de Kafka menée à l'université trente-cinq ans plus tôt, parle de « la levée progressive de l'intelligence de chacun par celle des autres²⁹ ».

Le texte même de Quintane se nourrit de cette intelligence des autres, la parole étant régulièrement laissée à des personnes rencontrées dans la rue lors des manifestations, dans les places ou réunions de quartier ou à un ami qui témoigne, par mail, de la manifestation à laquelle il a participé. Un chapitre entier est également composé de SMS reçus lors de différentes manifestations entre le printemps 2016 et le printemps 2017 et qui ont pour thème commun les violences policières³⁰. Que ces SMS aient été réellement écrits par un ami de Quintane ou non importe peu ici. Ce qui compte, c'est l'impression que l'écrivaine dit avoir éprouvé en ces journées du printemps 2016 : celle d'entendre « quelque chose de très rare [...] : une voix collective³¹ ».

Mais si les deux auteurs semblent bien louer les vertus d'une parole partagée, circulante, ils sont également très lucides sur les dérives auxquelles elle s'expose et sur les problèmes qu'elle ne manque pas, et n'a pas manqué, de soulever dans le mouvement Nuit Debout. Le premier risque est celui d'une discussion infinie, qui repousse indéfiniment le moment de la décision et de l'action. De fait, comme le remarque Valérie Gérard, très rapidement sont apparus au sein du mouvement des clivages « entre ceux pour qui Nuit Debout s'inscrivait dans la contestation contre la loi Travail et était un mouvement politique, de gauche, anticapitaliste, antiraciste, écologique, égalitaire et ceux pour qui c'était un mouvement citoyen, apolitique³² ». Cette opposition, qui a notamment débouché sur l'abandon de certains nuitdebutistes de la place de la République pour les AG inter luttes « dans l'idée que sur la place, on parle mais on ne fait rien, que la parole y est trop formalisée et déconnectée de la conjoncture sociale et politique³³ », se retrouve dans le roman de Bertina : on y voit s'opposer les salariés qui trouvent dans l'occupation de l'usine l'occasion

²⁸ *Ibid.*, p. 89.

²⁹ Nathalie Quintane, *Un Œil en moins*, op. cit., p. 57.

³⁰ Il s'agit du chapitre 10 de la seconde partie du livre, intitulé « SMS », p. 196-199.

³¹ *Ibid.*, p. 20.

³² Valérie Gérard et Mathieu-Hô Simonpoli, « Des lieux et des liens », art. cit. p. 15.

³³ *Ibid.*

de questionner et remettre à plat tout un mode de vie, de pensée, de rapports humains³⁴ et ceux qui, à l'instar du syndicaliste Gérard, s'inscrivent dans une logique de lutte, mais aussi de négociation avec le pouvoir, cherchant à obtenir de lui un avantage sectoriel – sur le plan économique et social : le rachat de l'usine et la sauvegarde de tous les emplois. Cette opposition recoupe le clivage entre ceux qui croient en la valeur performative du langage de changer les choses et ceux qui n'y croient pas ou y voient une tentative de manipulation. Si Cyril pense ainsi que « la révolution c'est d'abord dans la tête et dans la façon qu'on a de s'adresser aux autres³⁵ », Gérard, qui se sera toujours méfié des métaphores et beaux discours, notamment de Montville, ironise : « Je vais rentrer ce soir et ma fille me demandera « Alors, c'est quoi les perspectives ? « [...] Je vais lui apprendre qu'on a changé « la façon de se parler » et qu'ça devrait faire apparaître les repreneurs et les salaires³⁶ ».

Sans doute, Quintane se situe quant à elle sans ambages du côté de la revendication qui apparemment « ne revendique rien » mais qui en réalité s'inscrit sur un plan global (une démocratisation de la démocratie), et non sectoriel : « on manifestait sans revendication, sans réclamer rien, et sans chercher à obtenir quoi que ce soit – juste pour que l'espace public redevienne vraiment public, entre autres³⁷ », note-t-elle ironiquement. Mais cela ne l'empêche pas de soulever une autre question liée à la pratique de la discussion collective : celle du lien entre singulier et collectif. Si Bertina résout à sa manière la question par le dispositif du montage romanesque, qui rend compte à la fois de la singularité des voix et de leur faire-œuvre ensemble, dans la convergence des luttes comme dans le conflit, c'est apparemment plus délicat pour Quintane, qui tient un discours à la première personne. L'option choisie, telle que la décrit du reste l'écrivaine³⁸, consiste à faire alterner un « nous », présent surtout dans la première partie du livre, intitulée « Notes blanches » et qui porte sur l'expérience du printemps 2016 (autrement dit un « nous » qui renvoie à une communauté de situation et d'actions ponctuelles), et un « je » qui, selon les mots de Quintane, est un « je intermédiaire », qui renvoie à la narratrice-poète et qui, « s'il n'est pas impersonnel ou sans intimité », est tout

³⁴ Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent*, op. cit., p. 252 : « Depuis le début ici on essaie de reposer toutes les questions pour accéder à de nouvelles réponses. Est-ce qu'on ne pourrait pas rouvrir le dossier de celle qui parle aux poulets morts ? Est-ce qu'on ne pourrait pas tout rouvrir, et relier la cinglerie de Sylvie à la situation de l'abattoir par exemple, à celle des CRS qui attendent l'ordre d'entrer, à celle des caméras et des journalistes qui en ont assez d'attendre une image un peu valable ? Comment rassembler tout ça ? »

³⁵ *Ibid.*, p. 317.

³⁶ *Ibid.*, p. 71.

³⁷ Nathalie Quintane, *Un Œil en moins*, op. cit., p. 375.

³⁸ « Nathalie Quintane, *Un Œil en moins* », vidéo postée par Jean-Paul Hirsch le 29 mai 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=0Tpnao3TgTQ> [dernière consultation : 26/06/2019]

de même « un peu général ». Ce dispositif énonciatif est loin d'être anodin, si l'on veut bien convenir, avec Rancière que, ce qui caractérise les mobilisations contemporaines,

c'est qu'[elles] remettent en cause les schémas traditionnels de jonction entre le particulier et l'universel. L'universalité d'une exigence s'y affirme directement sur chaque terrain dit partiel sans passer par ces formes d'universalisation qui naguère intégraient – ou prétendaient intégrer – une cible particulière dans un combat général³⁹.

Cela se traduit sur le plan énonciatif par le fait que selon le philosophe, « nous avons aujourd'hui non la voix d'un mouvement mais des paroles singulières qui essaient de penser la puissance comme incluse dans les moments singuliers, de les maintenir dans l'actuel et de maintenir ouvert l'espace de leur compossibilité⁴⁰ ». C'est précisément vers ce type de configuration que semble tendre l'énonciation dans *Un Œil en moins*, à distance entre un « nous » universel, intégrateur qui ferait synthèse et un « je » qui, quoique particulier, ne saurait se refermer sur lui-même et se voit traversé par un être-en-commun qui lui confère une forme de « généralité ».

Contre la représentation

La question de savoir « qui parle » est étroitement liée, dans le contexte qui nous occupe, à la question de la légitimité de la parole et de celui ou celle qui la prend. Le corollaire de l'*isegoria* que vise la pratique assembéliste en vigueur dans le mouvement des places, c'est, bien sûr, le refus de tout représentant et de toute porte-parole. L'horizontalité ne se gagne qu'à la faveur de la disparition de toute trace de verticalité. D'où le refus, violent et réaffirmé à plusieurs reprises par les employés de l'abattoir, de choisir un porte-parole lors des rencontres qui ont lieu avec le préfet puis avec Céline Aberkane⁴¹ ; d'où le refus de confier la défense de leurs intérêts à Montville qui, pourtant, se veut désespérément de leur côté⁴² ; d'où, enfin la mise à l'écart dont est victime Gérard, le syndicaliste, mis sur le même plan que le ministre par ses collègues⁴³. Cette position de principe, dont Nathalie Quintane se

³⁹Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ? op. cit.*, p. 39-40.

⁴⁰*Ibid.*, p. 42.

⁴¹Arno Bertina, *Des châteaux qui brûlent, op. cit.*, p. 35 : « On n'a pas besoin d'interprète. [...] Ce sera nos mots, ou rien. Et si personne ne pige, on s'en fout ; la pédagogie, c'était hier ».

⁴²*Ibid.*, p. 132 : « il faut que tout vienne de nous. Si ça vient de quelqu'un qui « épouse » notre cause, ce quelqu'un bouffera l'argent du ménage. [...] Quand les pauvres laissent les bourgeois parler pour eux, ceux-là finissent par dire tout autre chose, leurs mots sont plus stylés – ils puent moins des chaussettes et ils ont l'haleine plus fraîche, leurs mots.

⁴³*Ibid.*, p. 73-74 : « Tu es là en tant que salarié, t'es un collègue, pas un représentant. C'est d'après ton nom que tu parles. [...] t'es plus l'interlocuteur, le notable de la chaîne d'abattage ».

fait également l'écho dans son livre⁴⁴, s'inscrit plus largement dans une défiance proprement contemporaine à l'égard du processus même de délégation ou de représentation, associé systématiquement à une forme de domination⁴⁵ et qui affecte au-delà du monde politique et du monde du travail, toutes les sphères de la vie humaine – littérature et art compris.

Sans doute, aucun des deux auteurs du corpus ne revendique un quelconque rôle de représentant et la posture romantique de l'écrivain qui parle à tous, pour tous, au nom de tous ne semble ici plus guère de mise. Les remarques précédentes concernant le dispositif du montage chez Bertina et l'énonciation qui oscille entre un « nous » de circonstance et un « je » intermédiaire dans le texte de Quintane vont du reste dans le sens d'un effacement volontaire de la figure d'écrivain comme figure d'autorité. Certes, l'écrivain demeure toujours bien présent, que ce soit de manière implicite par le biais d'un montage savamment agencé ou par le biais d'un « je » qui se présente aussi comme poète. Cependant, on peut relever que la figuration des expériences, des trajectoires, des luttes et des valeurs est présentée par les auteurs comme un geste qui ne les situe pas au-dessus de ceux dont il parle, mais au même plan de ceux avec qui il parle. Cela est visible dans le texte de Quintane où le rapport aiguë aux mots, l'attention et à la sensibilité à la langue ne sont pas évoqués comme le signe d'une quelconque élévation mais plutôt comme la marque d'une spécialisation, qui est propre à l'écrivain au même titre que n'importe quelle autre activité est propre à n'importe qui d'autre. Quintane évoque ainsi ses conférences à la maison de la poésie de Berlin ou de Paris, l'histoire des éditions Al Dante, son rapport aux poètes objectivistes et ses difficultés d'écriture comme des difficultés de métier, loin de toute théâtralisation qui viserait à faire pénétrer le lecteur dans les mystères de la création littéraire. Travailleuse comme les autres⁴⁶, elle se mobilise et cherche à mobiliser avec les armes qui lui sont propres, mais non de manière exclusive, en l'occurrence les mots et les livres. C'est en effet la figure de l'écrivain témoin, de l'écrivain passeur qui domine à la fin du texte de Quintane. Revenant sur ce qui l'a décidée à écrire ce livre, elle met en avant le désir de témoigner du fait que quelque chose s'est bien passé en France, au printemps 2016. Mais très vite elle comprend que ce geste n'est pas tant tourné vers l'avenir (écrire pour que l'on n'oublie pas) que vers le présent qui, déjà, conteste que quoi que ce soit ait eu lieu : « Je faisais tout ça d'abord pour développer ma

⁴⁴ Les syndicats apparaissent en effet comme dépassés – et par-là même comme destitués de leur autorité – par des initiatives spontanées, comme celle de la manifestation à vélo (Nathalie Quintane, *Un Œil en moins*, op. cit., p. 111).

⁴⁵ Sur ce point, nous renvoyons à Pierre Bourdieu, « La représentation politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 36-37, février/mars 1981, p. 3-24.

⁴⁶ Sur ce thème, je me permets de renvoyer à Sylvie Servoise, « L'écrivain, un travailleur comme les autres ? », dans Aurélie Adler et Maryline Heck (éds.), *Ecrire le travail au XXI^e siècle, quelles implications politiques ?*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, coll. « Fiction/non-fiction 21 », p. 55-66

propre sensibilité au présent⁴⁷ ». Dire ce qui est, de la violence des répressions policières comme de l'intensité de la joie d'être ensemble pour imaginer de nouvelles formes de vie, pour rendre au présent sa morsure, sa capacité à nous affecter et empêcher que, par peur du changement ou de l'inconnu, « on lui coupe les griffes⁴⁸ ».

Impuissance

La loi Travail n'ayant pas été retirée, Nuit Debout s'est soldé par un échec sur le plan politique. Les places se sont peu à peu vidées avec l'été, les vacances, et surtout les nouveaux attentats terroristes, à Nice et à Saint-Etienne-du-Rouvray qui ont donné lieu à d'autres types d'émotions collectives. Mais avant cela, le mouvement s'était essoufflé de lui-même, peut-être précisément en raison de sa forme même, comme le souligne Mathieu Hô-Simonpoli :

À Nuit debout nous avons eu l'impression d'être d'accord sur l'appréciation de la situation politique et sociale, mais, sous prétexte de ne pas diviser et de ne pas exclure, nous avons refusé de construire notre idéal commun et nous n'avons pas exploré notre futur au-delà des frontières de la place. Aussi nous sommes-nous arrêtés avant d'avoir ébauché un espace politique en devenir ; nous n'avons pas construit de projet collectif. Mais nous avons – et c'est important – fait vivre un désir de collectif, voire un désir collectif. D'autres lieux, d'autres séquences s'ouvriront peut-être pour donner une suite politique à cela⁴⁹.

À bien des égards, ce type de discours qui refuse de voir dans l'absence de résultat immédiat et immédiatement tangible d'une initiative la preuve de sa vanité est applicable, et a souvent été appliqué du reste, à la littérature et à l'art : « Face à un enfant qui meurt, *La Nausée* ne fait pas le poids⁵⁰ », écrivait Sartre... pour qui, en même temps, « « si la littérature n'est pas tout, elle ne vaut pas une heure de peine⁵¹ ». Quintane fait elle-même le lien entre ces deux discours d'impuissance non résignée, celui des nuitdeboutistes et celui des écrivains : « on sait qu'on ne va pas gagner – gagner quoi d'ailleurs ? – mais ce qui compte c'est que ça ait lieu. Comme on dit qu'un livre a lieu, que ce soit un chef d'œuvre ou un livre bricolé. Il a lieu, il essaie de d'affirmer, de dire quelque chose⁵² ». De la même manière, la fin tragique du roman de Bertina ne suffit pas à condamner le désir d'autre chose des employés, ni à le disqualifier : le mouvement meurt de ses tensions, de son impréparation, du fait même qu'il est travaillé par des passions et des affects – Montville d'une certaine manière

⁴⁷ Nathalie Quintane, *Un Œil en moins*, op. cit., p. 373.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Valérie Gérard et Mathieu-Hô Simonpoli, « Des lieux et des liens », art. cit., p. 18-19.

⁵⁰ Cette phrase a été prononcée par Sartre lors d'une interview avec J. Piatier, publiée dans *Le Monde* du 18 avril 1964.

⁵¹ J.-P. Sartre, « Les écrivains en personne », entretien avec M. Chapsal [1960], *Situations, IX*. Paris : Gallimard, 1972, p. 15.

⁵² « Nathalie Quintane, *Un Œil en moins* », vidéo postée par Jean-Paul Hirsch le 29 mai 2018, lien cité.

s'est offert lui-même en victime expiatoire – mais il aura existé, pour son lecteur, ouvert des brèches, aiguisé sa perception du présent par les questions multiples qu'il aura soulevées.

En conclusion, je voudrais revenir sur le fait que la convergence de ces deux formes – sens, mobilisation politico-sociale et littérature ou art, n'est évidemment pas inédite – pensons aux avant-gardes ou encore à mai 1968, pour s'en tenir au seul XX^e siècle. Pourtant, on peut penser, avec Rancière encore, qu'il y a, dans le type d'articulation qui les tient ensemble, quelque chose de propre à notre époque :

S'il y a une spécificité de notre présent, elle est dans ce mode de voisinage indéfini entre le militantisme politique, l'attention aux transformations des formes de vie et un monde de l'art qui est marqué par le croisement des types d'expression et le montage de leurs éléments plus que par des dynamiques propres aux arts constitués⁵³.

Pratiques citoyennes et artistiques se lient ainsi dans l'invention de formes du commun qui se veulent « en écart » par rapport aux formes dominantes et s'il est vrai que « l'émancipation, hier comme aujourd'hui, est une manière de vivre dans le monde de l'ennemi dans la position ambiguë de celui ou celle qui combat l'ordre dominant mais est aussi capable d'y construire des lieux à part où il échappe à sa loi⁵⁴ » nul doute que l'abattoir de la Générale Armoricaine, comme la place de la République ou les « pavés⁵⁵ » de Quintane et Bertina offrent de tels îlots, utopiques non au sens du non-lieu, mais du lieu du non.

⁵³ Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ?*, p. 48-50.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 50.

⁵⁵ Nathalie Quintane, *Un Œil en moins*, *op. cit.*, quatrième de couverture : « Bergen, Berlin, Rio, Paris - et la province française. Des gens s'assemblent, discutent, écrivent sur des murs, certains tapent dans des vitrines. En échange, on leur tape dessus, on les convoque au tribunal et, à l'occasion, on leur ôte un œil. C'est la vie démocratique. Alors, je me suis dit : Tiens, et si, pour une fois, je sortais un pavé ? ».